L'Abeille de la Nouvelle-Orléans, aux No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 13 AOUT 1882.

LA FEMME ENDORMIE
De l'Hôpital Beaujon.

Voilà une pauvre femme qui fait parler d'elle! Toute la population de Paris s'en occupe. On ne s'aborde plus qu'en se demandant des nouvelles de la femme endormie depuis bientôt trois mois à l'hôpital Beaujon. Il y a de quoi jaser, en effet, et les médecins eux-mêmes y perdent leur latin.

Nos lecteurs connaissent le début de cette étrange histoire. Jean de Paris l'a racontée.

Le 12 mai, on a trouvé sur un banc, avenue de la Grande-Armée, une jeune femme pauvrement vêtue, âgée de vingt-trois ans environ, et qui dormait profondément. On la porta sur une civière à l'hôpital Beaujon. On la coucha dans un lit, on la frictionna, on lui fit des lotions diverses, elle dormait toujours.

A la visite du lendemain, le docteur Millard constata qu'elle était enceinte de trois mois environ. Cette circonstance, jointe à celle qui fut relevée par la police — son linge avait été démarqué — fit supposer que la malheureuse avait été apportée dans cet état léthargique sur le banc de l'avenue, et abandonnée là.

Pendant huit jours, on essaya divers moyens pour la ranimer, mais inutilement. Elle était couchée dans son lit, sur le dos, immobile, la bouche ouverte, les yeux fermés, et respirait assez hâtivement. C'était tout ce qui, chez elle, indiquait la vie. On dut lui faire avaler du bouillon pour la nourrir, puisque son état léthargique était tel que rien ne pouvait l'émouvoir, ni les bruits, ni la douleur, ni la faim. Le cas était curieux, bien qu'il eût des précédents.

Mais la surprise des médecins fut grande lorsqu'ils apprirent deux mois après que la jeune femme inscrite à l'hôpital sous la mention *Inconnue*, dormait toujours. Elle ne paraissait pas devoir se réveiller de si tôt, d'ailleurs.

Le cas devenait extraordinaire. On vint à l'hôpital Beaujon voir cette curiosité médicale.

Les soins des médecins étaient empressés, mais inefficaces. Le docteur Millard ne voulait pas employer les douches d'eau froide, car il fallait sauvegarder la vie de l'enfant qu'on sentait remuer dans le sein de la mère endormie. On espérait même conduire l'accouchement jusqu'au terme naturel et retirer sain et sauf un être humain de cette morte-vivante, lorsque, tout d'un coup, il y a une dizaine de jours, la malheureuse accoucha, sans secousse, sans douleur apparente, et, chose incroyable, sans se réveiller.

L'enfant avait cinq mois passés; il mourut aussitôt, et la mère continua son effroyable somme, sans l'avoir interrompu d'une seconde.

Les nombreux savants qui vinrent la voir, entre autres le docteur Charcot, furent d'avis avec le docteur Millard, de lui appliquer les douches d'eau froide, aussitôt que le nouvel état de la malade le permettrait.

Ce qui fut fait. Et on eut raison de faire ainsi, car il y a quarante-huit heures la malheureuse a paru donner signe de vie. Après soixante-dix jours de sommeil ininterrompu, elle a poussé un gémissement, puis un autre, mais elle n'a pu articuler une parole, ni faire un geste. On l'a interrogée devant nous; elle a répondu par le même gémissement; il semble qu'elle comprenne ce qu'on lui dit, sans toutefois pouvoir y répondre.

* * *

La police, préoccupée de connaître l'état civil de cette malade extraordinaire, a fait insérer il y a quelque temps des avis dans les journaux. A la suite de cette publication, il est venu beaucoup de monde, pour voir, pour s'informer, pour essayer de reconnaître la pauvre femme. Dimanche, on a compté plus de cent personnes autour de son lit, dans la salle Sainte-Marthe où elle est couchée, mais personne ne la reconnaissait.

Enfin lundi, une femme est arrivée de Meaux. Elle a déclaré que sa fille l'avait quittée il y a sept ans, et qu'elle avait eu une attaque de léthargie pendant la guerre de 1870, à la suite de l'occupation prussienne. Elle supposait que sa fille était la femme endormie de Beaujon.

Conduite en face de la dormeuse, la femme hésita.

—Je crois que ce n'est pas ma fille-dit-elle avec désolation.

Cependant on lui objecta que la figure avait dû changer, que les traits s'étaient amaigris, enfin qu'elle devait rassembler ses souvenirs pour aider la justice. Et hier elle est revenue. Elle s'est placée au chevet de la femme endormie et l'a bien regardée, longuement.

—Décidément, c'est ma fille, a-t-elle dit alors, en lui prenant la main.

Et comme si la moribonde entendait cette affirmation, elle serra fortement la main de sa mère, au point de ne plus vouloir la quitter. Elle s'appellerait Marie Véron.

Son réveil n'était que partiel, cependant, car on ne peut tirer d'elle que le même son guttural, sorte de gémissement par lequel elle répond à tout ce qu'on lui demande.

Il est probable cependant que grâce au nouveau traitement adopté par les médecins qui la soignent, la malheureuse reprendra ses sens prochainement et fera connaître son état civil.

* * *

Le cas de cette femme endormie est surprenant. Il peut être rangé parmi les cas incompréhensibles, car la science médicale d'aujourd'hui, si avancée qu'elle soit, ne trouve rien à dire et ne sait quelle explication donner.

On a parlé de catalepsie, de cet état singulier dans lequel une influence extérieure peut jeter des sujets sensibles, comme ceux qu'a montrés M. Charcot à la Salpêtrière. Certes il y a de l'analogie entre les cataleptiques et cette femme. Cependant, à l'encontre des cataleptiques, l'inconnue de Beaujon paraît insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. Elle résiste à toute influence. On a essayé en vain de la magnétiser. Le fer rouge ne l'a nullement émue.

(*Figaro*.)

Boulevard Montmartre.

Un voyou bouscule une dame qui passe au bras de son mari.

Histoire de rigoler!....

Le mari, vigoureux et indigné, saisit le drôle à la gorge, le renverse sur le trottoir et lui administre une de ces corrections qui font époque dans l'histoire d'un rustre.

Un monsieur s'interpose et cherche à dégager le mauvais drôle:

—Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde! lui dit la dame, heureuse d'être si énergiquement vengée.

—Mais cela me regarde, madame; j'interviens en qualité de membre de la Société protectrice des animaux.

Home et Delaage.

Le nom de Home est connu non-seulement dans le monde spécial des magnétiseurs et des spirites, il l'est encore dans une certaine fraction du monde savant, où le bruit causé par quelques-unes de ses expériences a fait naître sinon la foi dans le spiritisme, du moins un étonnement et une curiosité qui durent encore.

On se rappelle la fameuse séance donnée par Home aux Tuileries sous l'Empire, et l'apparition qu'il provoqua, dit-on, de la main de Napoléon Ier. On se rappelle une autre séance, non moins extraordinaire, chez la comtesse Dash, séance qui excita l'enthousiasme de tous les assistants.

Légendes ou souvenirs, ces récits, enjolivés encore—peut-être même de bonne foi—par les amis et les fidèles du célèbre médium, n'ont pas peu contribué à faire de lui, pour beaucoup de gens, une sorte de personnage surnaturel, connaissant et voyant ce que le commun des mortels ne connaît ni ne voit d'ordinaire.

Home était très lié avec Henri Delaage qui vient de mourir, et Henri Delaage avait, lui aussi, on le sait, la prétention d'être spirite.

Or, Delaage est mort à Paris, le samedi 15 juillet, à quatre heures du matin. A ce moment, Home partait de Loèche pour aller se fixer dans un petit hameau perdu de la Haute-Savoie: à Mornex, un nom qui ne figure même pas dans l'Annuaire des postes, et où les lettres et les journaux n'arrivent que très irrégulièrement.

Deux jours se passent et le 18 juillet, Home adresse à un de ses amis à Paris la lettre suivante, dont nous avons l'original en anglais sous les yeux et que nous exposons, ainsi que son enveloppe, dans notre Salle des dépêches.

"Cher Monsieur,

Notre départ de Loèche-les-Bains a eu lieu dimanche dernier. Très fatigué et malade, nous avons dû passer la nuit à Genève, et nous diriger le lendemain matin seulement sur Mornex, où nous nous trouvons tranquillement installés dans une ferme. A mon arrivée, je venais de m'asseoir pour me reposer, lorsqu'en jetant les yeux dans le jardin, je vis distinctement notre ami Delaage. Ma femme fut étonnée de m'entendre dire:

—Voilà Henri Delaage!

"A ces mots, je ne vis plus rien, et je croirais volontiers avoir été la victime d'un songe si ce n'est que, pendant la nuit, nous avons entendu comme un bruit de pas et l'injonction d'épeler l'alphabet.

"Voici la phrase qui nous a été dictée:—Je tiens parole. H. D.

"Si c'est là une illusion, mon étonnement sera grand, car nous nous étions fait une promesse à cet égard, et je me rappelle fort bien, quand le bruit de sa mort s'est répandu il y a cinq ans, que Henri disait à qui voulait l'entendre:

"—Quelle bêtise! Si Home était mort, il serait venu me le dire.

"J'attends avec impatience le *Figaro*, auquel je suis abonné, et qui à coup sûr parlera de lui s'il n'est plus de ce monde. Par malheur, les numéros qui me sont adressés vont d'abord à Loèche, de sorte que le dernier en date reçu par moi est du 13.

"La très vive impatience que j'ai d'avoir de ses nouvelles me fait d'autant plus regretter de ne rien trouver à son sujet dans votre dernière lettre, qui, d'ailleurs, comme vous le verrez, ne me parvient qu'aujourd'hui. Si le brave garçon se porte bien, ne lui dites rien de ce qui précède, pour ne pas l'effrayer.

"Je me trouve bien des bains que j'ai pris, mais un peu faible, comme il arrive toujours après une cure. Merci de l'intérêt que vous me témoignez de ma santé, et croyez moi.

"Faithfully yours,

"D. D. HOME,

"A Mornex, le 18 juillet 1882."

Nous ne prétendons, bien entendu, imposer à personne la foi dans cette apparition dernière du spirite mort au spirite vivant. Nous serions plutôt tenté de nous étonner que cette apparition ait mis quarante-huit heures à se produire, ce qui permet malheureusement aux sceptiques de supputer le temps que peut mettre une dépêche, une lettre, un journal ou simplement un voyageur pour arriver dans le coin le plus reculé et le plus désert de la Savoie, basse ou haute.

Tout ce que nous ajouterons, c'est que l'original de la lettre est bien daté de Mornex le 18 juillet, que l'enveloppe dans laquelle elle était renfermée, atteste qu'elle n'est partie que le lendemain 19, du bureau de poste le plus voisin au village de Reignier, toujours dans la Haute-Savoie, qu'elle est timbrée d'Annecy, du 20 juillet, de Chambéry à Mâcon du 20 juillet, et qu'elle a été distribuée hier, à Paris, à son destinataire, qui nous l'a immédiatement apportée.

La lettre est donc authentique, elle a même un ton indiscutable de simplicité et de bonne foi. Quant aux assertions qu'elle contient, nous laissons d'autant mieux à chacun sa liberté d'appréciation que nous entendons, nous-même, réserver la nôtre.

JULES BREMOND.

(Dans le *Figaro*.)

Histoire du Parapluie.—L'adoption du parapluie en France ne remonte qu'à deux siècles et demi. Les femmes s'en servirent les premières.

Vers 1640, le parapluie français pesait de 1 kilog. 500 à 2 kilog. et coûtait de 45 à 60 fr. C'était un meuble de famille, qui se transmettait de génération en génération. On le portait à l'aide d'un gros anneau de cuivre fixé sur un chapeau de même métal qui recouvrait à leur jonction l'extrémité des baleines.

On se servait en ce temps-là, et même postérieurement, pour le parapluie de cuir, de toile cirée, d'étoffe de soie huilée, de papiers vernis: puis on employa le gros de Tours et le gros de Naples uni ou chiné. Vers 1789, la mode fut aux taffetas rose, jaune, vert-pomme uni ou chiné.

Plus tard, on adopta les couleurs rouge, vert clair, bleu, avec bordures de couleurs différentes.

Enfin, vers 1825, on donna la préférence aux couleurs foncées, et ce sont encore aujourd'hui les nuances les plus en usage.

Le parapluie aussi a été, dans toutes ses parties, l'objet de perfectionnements ingénieux, et l'on est successivement arrivé à livrer à des prix très modérés des produits de bonne qualité.

L'antique manche a été raccourci, l'acier a remplacé la baleine, une élégance de bon goût a succédé aux formes massives; enfin le poids, qui s'était encore élevé en 1816, a pu être réduit jusqu'à 500 grammes et même 300 grammes, et le prix de 50 francs a baissé à 7 ou 8 francs pour les sortes courantes.

Le parapluie est le symbole de la vie tranquille et paisible. C'est l'instrument de l'homme rangé, soigneux, du bourgeois, de M. Prudhomme. Quand on veut représenter le type du calme, de la médiocrité et de la bonhomie, il suffit de peindre un homme portant sous son bras un parapluie bien solide, bien solennel, un *riflard* bien conditionné.

Les Anglais ne voyagent jamais sans leur parapluie. Ils l'entourent d'un fourreau de toile cirée et ne le quittent point. Pendu à la boutonnière de leur redingote ou de leur par-dessus, c'est un inséparable compagnon de voyage et un ami fidèle.

—Le Malakoff Bitter grandit chaque jour dans la faveur populaire.

M. d'Hervilly, dans une chronique du [illegible], donne la physiologie fort curieuse d'une superstition extrêmement répandue, paraît-il: le fétichisme attaché à certaines pierres précieuses, telles que l'opale, l'améthyste, etc., etc.

"En France, à Paris même, en juillet 1882, ce n'est pas par dizaines, c'est par milliers, qu'on pourrait compter les êtres des deux sexes, persuadés qu'une pierre plus ou moins précieuse, portée par eux, peut avoir un effet quelconque sur le cours des choses, a le don de les tirer du danger ou de faire réussir leurs petites affaires.

"Le fétichisme héréditaire le plus sauvage est enraciné dans des milliers de cerveaux fort intelligents, à Paris. Visitez le Cercle, entrez à la Chambre, courez les rues, allez au Bois, dans le monde, dînez au restaurant, regardez chez vous surtout, et vous verrez que les pierres porte-bonheur sont, sous les apparences de médaillons, de bagues, de breloques, etc., arborées avec une foi sincère et profonde, et non par pure coquetterie."

Un minéralogiste distingué, M. Emile Bertrand a assuré à M. d'Hervilly que la *pierre d'aigle* par exemple l'*aétite*, géode de fer oxydé, sorte de boule creuse et sonore où bat, quand on l'agite, une espèce de noyau, et qui passe, depuis les temps les plus reculés, pour faciliter les accouchements, rien qu'en la tenant dans la main, est encore, de nos jours, l'objet d'un commerce étendu, et il n'est pas de jour où il ne reçoive la commande d'une *pierre d'aigle* pour une pharmacie de Paris ou des départements.

Et c'est, sur une ordonnance de médecins qui, tout en riant sous cape, ne veulent pas désobliger des clients superstitieux. Ces commandes de pierres médicinales sont faites à M. Bertrand par ses correspondants.

D'autres pierres passent pour exercer des influences non moins précises.

"Les uns exigent du *jade* contre les douleurs néphrétiques, les autres du *jaspe* en poudre contre l'hydropisie. Certains sollicitent de la poussière de *béryl*, qui rend amoureux, tandis que d'autres, au contraire, implorent une *émeraude* naturelle, en bague, pour conserver leur chasteté!

"Offrez à une dame une opale solitaire, et quatre-vingt-dix fois sur cent, la dame assurera que l'opale solitaire porte malheur, et qu'il faut en neutraliser l'effet par la bienfaisante action d'un cercle de petites perles.... L'améthyste, à ce qu'il paraît, permet de boire à tire larigot, sans qu'on ait à en craindre les suites. Se frotter le bord des paupières avec de l'agate, rend la vue fine et assurée. Mais des bracelets semés de grenats passent, ainsi que les broches composées avec ces jolies pierrettes, pour disposer à la joie et à l'amabilité."

—L'abbaye de Saint-Vincent, dénommée depuis Saint-Germain-des-Prés, fut fondée par Childebert Ier, vers 543.

Victorieux en Espagne, le fils de Clovis en rapporta des trésors, et notamment la tunique de Saint-Vincent, diacre martyrisé à Valence en 304. Le fameux évêque de Paris, saint Germain, lui inspira l'idée de faire édifier un temple magnifique en l'honneur de saint Vincent, de la Sainte-Croix, etc.

Cette abbaye fut dédiée par l'évêque le jour même de la mort de Childebert, le 23 décembre 558. Saint Germain y fut inhumé dans un oratoire qu'il avait fait bâtir au midi de cette église.

Le nombre et la célébrité des miracles opérés à son tombeau, et la dévotion des peuples, firent donner son nom au monastère et à l'église, conjointement à celui de Saint-Vincent. Le 25 juillet 754, les restes du fameux évêque furent transportés de la chapelle Saint-Symphorien dans la grande église, en présence de Pépin et de ses deux fils, Carloman et Charles. Son tombeau fut placé dans le rond-point du sanctuaire. La nécessité de le soustraire à la rage des Normands l'a fait transporter plus d'une fois. L'abbé Guillaume III fit faire, en 1408, la châsse qu'on voyait dans l'église. Elle fut alors posée sur quatre piliers; mais en 1704 on la plaça au-dessus du grand autel qu'on venait de reconstruire.

A propos des concours du Conservatoire, M. Gustave Claudin plaint beaucoup dans le *Petit Moniteur* les infortunés professeurs obligés d'écouter toute la journée des chanteuses légères, des barytons, des ténors et des pianistes. Mais ce n'est pas tout! Après les pianistes viendront les violons, les violoncelles, les hautbois, les bassons, les cors, les pistons et les trombones.

"Oui, les trombones, car nous avons de jeunes artistes courageux, qui, malgré le peu de prestige de cet instrument, se passionnent pour lui et consacrent des jours et des nuits à l'étudier.

J'avoue, pour ma part, que je m'étonne, étant donné qu'aucune loi ne force un Français à le faire, qu'on trouve des créatures assez modestes et assez méritantes pour se faire trombones. Qu'adviendrait-il d'un peuple qui un beau matin se trouverait absolument dépourvu d'instrumentistes de ce genre? J'ai questionné des compositeurs qui m'ont affirmé qu'il y aurait là un véritable péril pour la musique. Si nous en arrivions là, il serait de toute nécessité, ou d'accorder de fortes primes à ceux qui se dévoueraient, ou de faire un appel aux trombones étrangers.

Cette perspective m'a fait frémir, mais on m'a affirmé que rien ne le faisait prévoir. Il paraît que nous comptons parmi nous beaucoup d'amateurs. Ils ont droit à toutes nos sympathies ainsi qu'à toute la sollicitude de messieurs les professeurs."

Le trombone et la clarinette sont les deux instruments sur lesquels on a fait le plus de plaisanteries. Pourquoi? On serait fort en peine de le dire.

Que l'on hésite à dépenser 3,120 francs pour les beaux yeux de quelque femme légère, pour l'achat d'une épingle de cravate en brillants ou d'un mobilier en acajou, cela se conçoit: mais que, ayant cette somme en poche, et vous appartenant en légitime propriété, on hésite à dépenser un franc dix centimes pour déjeuner, cela paraît étrange.

Challon était chiffonnier: le chiffon donne en ce moment; Challon avait des économies qu'il serrait précieusement dans ses poches; il avait faim, aussi, très faim; eh bien! avec 3,120 francs sur lui, il a mieux aimé mourir d'inanition que de dépenser vingt-deux sous.

On a donc trouvé son cadavre hier, dans l'après-midi, rue de Clichy, 148, où il habitait. Un médecin, appelé par le commissaire de police pour procéder aux constatations d'usage, déclara que Challon avait succombé au manque de nourriture.

Voilà ce que l'on peut appeler le comble de l'avarice!

L'*Illustration* rappelle une pensée du grand Washington qui vaut tout un traité de sagesse:

"Je n'ai jamais écrit une ligne sans me figurer que je la voyais imprimée.

Aussi, je dors bien."

Toujours facétieux, ces diables de touristes.

A Vichy, nous avons lu dernièrement, écrit au crayon, sur les murs de la prison de l'endroit:

"*Bastille* de Vichy."

LE LAPIN RÉVÉLATEUR.

La locution: "Plumer la poule sans la faire crier" est, chacun le sait, une simple figure de rhétorique; dans la réalité, il est certain que la volaille qu'on plumerait vivante jetterait de beaux cris, ce dont personne ne s'étonnerait. Une chose moins connue du vulgaire, c'est le cri du lapin, qui, quand il reçoit le coup auquel il a donné son nom, sait, comme un vieux soldat, souffrir et se taire sans murmurer, et qui, quand on veut le prendre, pousse des clameurs à réveiller les gens endormis.

Après tout, il a l'exemple de l'anguille de Melun, qu'il imite en criant avant qu'on ne l'écorche; après, par exemple, c'est excessivement rare.

Donc, le cri de ses lapins, en pleine nuit, a réveillé le père Nagel. Le brave homme a tiré un coup de fusil par sa fenêtre sur les voleurs qui s'en emparaient: peine et plombs perdus.

Les voleurs ont disparu, les lapins aussi; ont-ils été, comme ceux de la chanson, mangés

Avec la pau
Avec la pau
Avec la pauvre enfant!

C'est ce que Dieu sait et aussi ceux qui se sont offert une gibelotte aux frais du père Nagel; mais quels sont-ils?

On accuse Conroux d'avoir fait le coup. Il nie comme un beau diable devant le tribunal correctionnel, et il s'agit de prouver sa culpabilité.

Deux complices faisaient le guet pendant qu'il opérait, à ce que prétend le père Nagel: "Je les ai parfaitement vus tous les trois, dit-il, vu qu'il faisait un clair de lune à voir comme en plein midi; les deux guetteurs, je ne peux pas dire qui c'est, mais pour ce qui est du sieur Conroux, je l'ai vu comme j'ai l'honneur de voir la magistrature devant qui j'ai l'avantage de lui présenter mes respects."

Conroux—Monsieur Nagel, y a erreur de votre part, sans vous démentir.

Arrive madame Drouville, une voisine. Elle aussi a été réveillée par les cris des lapins; elle aussi s'est mise à sa fenêtre et, à la faveur de la lune, elle a parfaitement reconnu Conroux.

Conroux—Madame se trompe idem, puisque, cette nuit-là j'ai couché chez mon camarade Gillot, étant arrivé chez lui à dix heures du soir, dont je suis sorti à quatre heures de relevée.

M. le président—Comment de relevée?..... du tantôt?

Le prévenu—Non, du matin.

M. le président—Vous dites de relevée.

Le prévenu—Oui, parce que c'est l'heure où je m'ai relevé. [Rires dans l'auditoire.]

M. le président—Oui, votre camarade Gillot a bien, en effet, déclaré que vous avez passé la nuit avec lui; mais, tout d'abord et avant de connaître le vol des lapins, il avait répondu aux gendarmes, qui lui demandaient depuis quand il vous avait vu, qu'il ne vous avait pas vu depuis le dimanche précédent: c'est plus tard, pour vous tirer d'embarras, qu'il a fait une déclaration concordant avec vos dires.

Le prévenu—Enfin on ne m'en a pas trouvé de lapins; pas une queue, pas une patte.

M. le président—Ceci n'est pas une raison. Il est d'ailleurs certain que deux témoins vous ont parfaitement reconnu.

Le prévenu—A la nuit, tous les chats sont gris, comme dit l'ancien.

M. le président—Ces témoins ont déclaré que la lune était resplendissante, qu'on y voyait comme en plein jour.

Le prévenu—Je ne veux pas dire de mal de la lune, mais faut pas qu'on nous la fasse au soleil, avec elle; je connais la lune aussi bien qu'eux.

Le père Nagel [de sa place]—Comme en plein jour.

Le prévenu—Vous n'allez pas m'apprendre à connaître la lune.

Le tribunal, suffisamment éclairé sans cela, a condamné le prévenu à deux mois de prison.

QUE FERONS-NOUS DE NOTRE FILS?

Depuis quinze ans qu'ils sont mariés, les époux Paneton n'ont eu qu'une seule querelle, ou plutôt qu'une même querelle, car, en effet, le motif en est invariable. Voici généralement comment la chose se passe:

Paneton, ouvrier maçon, rentre chez lui à sept heures pour dîner; il a le front soucieux, il se jette sur une chaise et dit: Sale métier! faut-il que les parents soient si bêtes de mettre leurs enfants maçons... c'est pas mon fils qui sera maçon; oh non!—Oh! ça, t'as bien raison, répond madame Paneton, en trempant la soupe. —Il sera ébéniste, fait Paneton.—Oui, tâche! ébéniste, jamais, dit la femme, il sera tourneur.—Tourneur? réplique Paneton.... c'est drôle comme je t'en ferai un tourneur, merci; je connais dix de mes connaissances qui ont mis leurs enfants tourneurs, ils ont tous mal tourné.—Oui, oh! je sais bien que c'est un état que t'as dans le nez, mais je ne t'écoute pas, il sera tourneur.—Je te dis qu'il sera ébéniste.—Lui, mon fils, un pot à colle? j'aimerais mieux l'étrangler de mes propres mains.—Ah! mauvaise mère, marâtre, tu en es bien capable d'être la bourreaute de ton enfant.—Qu'appelles-tu bourreaute? c'est bien plutôt toi qui es un mauvais père.—Moi! je suis un mauvais père? Ah! gueuse!

Là-dessus Paneton saisit un objet quelconque, il le lance à la tête de sa femme, qui riposte par un autre projectile, et c'est à chaque instant comme ça.

Le curieux de l'affaire, c'est qu'ils n'ont pas d'enfants après quinze ans de mariage.

Bref, les cris: A l'assassin! se font entendre; les voisins accourent, rétablissent l'ordre, et s'en retournent, sachant que les voilà tranquilles pour vingt-quatre ou quarante-huit heures. Finalement, qu'un beau jour, ils sont allés se plaindre au commissaire de police, et voilà les époux Paneton en police correctionnelle.

Le témoin Blanchard dépose—Paneton et sa femme, c'est les plus braves gens qu'on peut voir, mais ils ont toujours la même querelle qui est si bête comme leurs pieds, que ça en serait même risible si ça n'était pas du bataclan dans la maison, que des fois ils passent toute la nuit à se battre. Figurez-vous qu'ils ne sont pas très jeunes et qu'ils ne peuvent pas avoir d'enfants; alors ça leur aigrit le moral, mais c'est pas la faute du voisinage qui leur a dit assez de fois: Si vous faites encore des vies comme ça, nous irons chez le commissaire; d'autant que plus ils avancent en âge, et moins ils ont l'espoir d'avoir un enfant.

Madame Paneton—C'est vous qui se trompe, monsieur Blanchard; faut pas parler sans savoir.

Blanchard—Sans savoir quoi?

Paneton—Vous verrez ça dans quelque temps.

Blanchard—Ah! faut vous dire, monsieur le président, que je ne sais pas si c'est la plainte au commissaire, mais depuis ce temps-là ils sont gais comme des *poinçons*.

Paneton—C'est pas la plainte au commissaire, vous saurez pourquoi dans huit mois. Mon président, je vous jure que nous n'aurons plus de querelles, je lève la main.

Madame Paneton—Oh! et moi les deux.

M. le président—Vous troublez la tranquillité de vos voisins par un scandale journalier, et cela à propos de l'état que vous donnerez à un enfant que vous n'avez pas.

Paneton—Oh! maintenant, plus de danger.

Le tribunal a prononcé contre chacun des deux Paneton une simple amende de 5 francs pour tapage injurieux et nocturne.

Paneton—Quand on voudra je paierai. ....mais il sera ébéniste. [Il se dirige vers la sortie.]

La femme Paneton—Il sera tourneur.

M. le président—Faites sortir ces gens! Est-ce qu'ils vont recommencer ici?

Ils sortent.

Il sera tourneur ou ébéniste, c'est évident; mais si c'est une fille!

UN VESTIAIRE A TOUT RECEVOIR.

Jamais gardien de vestiaire de théâtre ne fut certes aussi surpris que celui que nous allons entendre, à la vue des objets qui lui ont été déposés par Cabassa en entrant au spectacle.

Cabassa est prévenu de vol.

Le gardien du vestiaire—Il pouvait être dix heures et quart, le spectacle était aux trois quarts joué et tout le monde était rentré de l'entr'acte depuis une bonne demi-heure, quand voilà cet individu qui arrive la figure tout à l'envers et qui me dit: "Voulez-vous me prendre ça?" Alors il me dépose d'abord un gros paquet très lourd, puis une paire de bottes. Je le regarde comme s'il se moquait de moi; il dépose ensuite une lampe et finalement un cor de chasse [Rires bruyants dans l'auditoire], et il me demande un numéro. Je lui dis: "Est-ce que vous me prenez pour votre jouet?—Comment ça? me dit-il.—Oui, oui, allez donc, avec vos farces; c'est un pari que vous avez fait; allons, voyons, filez." Il me répond qu'il va à la campagne pour aller chasser, que le train ne part qu'à minuit et demi et qu'il vient au spectacle en attendant l'heure.

Vayant à sa figure qui était toute je ne sais comment, je me dis: c'est un fou; alors je fais celui qui n'a pas l'air et je lui donne un numéro; sitôt qu'il a passé le contrôle, je cours avertir le contrôleur que c'est un fou qui vient d'entrer et qu'on le surveille de près; alors le contrôleur envoie le sous-contrôleur pour voir où l'individu se plaçait, et moi je sors pour chercher des sergents de ville et les prévenir qu'il y a un fou; j'en trouve un, je lui conte la chose et il allait me suivre quand voilà deux autres sergents de ville qui arrivent en regardant de tous côtés et l'un disait: "Je viens seulement de le perdre de vue," et ils demandent au sergent de ville qui venait avec moi s'il avait vu un homme comme ça et comme ça qui se sauvait? Moi alors, je dis: Un homme comme ça et comme ça? c'est le fou; il vient d'entrer au théâtre. "Un fou? que répondent les agents; mais non, c'est un voleur." Finalement que nous avons entré et tout dit au contrôleur; alors, on a trouvé l'individu et on l'a arrêté.

M. le président, au prévenu—Vous reconnaissez avoir soustrait frauduleusement les objets saisis au vestiaire?

Le prévenu—J'ai rien soustrait du tout.

M. le président—Ah! Alors d'où proviennent-ils?

Le prévenu—Ils proviennent qu'ils sont à moi; on dit que je les ai volés. A qui que je les ai volés? Qu'on me montre celui à qui je les ai volés.

M. le président—Vous êtes une espèce de vagabond, couchant la nuit, tantôt dans un garni, tantôt dans l'autre. De quelle utilité étaient pour vous ces objets?

Le prévenu—Des bottes?

M. le président—Admettons les bottes, si vous voulez, mais d'abord, elles étaient neuves.

Le prévenu—Parce que je les avais pas encore mises.

M. le président—Où les avez-vous achetées?

Le prévenu—A un de mes amis qui avait besoin d'argent, dont c'était comme d'hasard.

M. le président—Comment se nomme-t-il votre ami?

Le prévenu—Je sais pas son vrai nom; on l'appelle Nez-de-Chien.

M. le président—Et la lampe?

Le prévenu—Eh bien, est ce qui faut pas voir clair? Dans les garnis on vous éclaire peu.

M. le président—Et le cor de chasse?

Le prévenu—Je l'a[illegible]uvé dans le bois de Boulogne; je pens[illegible]'est des chasseurs qui l'aura perdu.

M. le président—Des chasses à cor dans le bois de Boulogne?

Le prévenu—Je sais pas, moi.

M. le président—Ainsi, en admettant comme vérités tous ces grossiers mensonges, vous vous promenez à dix heures du soir avec une lampe, un cor de chasse, une paire de bottes et un paquet.

Le prévenu—Parce que je changeais de garni ce jour-là.

M. le président—Mais, vous êtes entré au spectacle?

Le prévenu—Parce que j'ai profité d'une contre-marque qu'on me l'a offerte pour 8 sous; que si j'étais un voleur, faudrait donc que je soye bête à en manger du pain, d'aller mettre tout ça au bureau des cannes si ç'avait été volé.

M. le président—Parce que, vous voyant sur le point d'être pris par les agents, vous avez perdu la tête.

Le prévenu—J'en reviens toujours là: que c'est les personnes que j'ai volées? Je connais que ça.

Le tribunal le condamne à deux ans de prison.

Le prévenu—Ah ben, elle est drôle qu'on me condamne sans la personne que j'ai volée.

Les gardes l'emmènent.

Le prévenu—Non, mais elle est drôle.

On connait l'industrie des pauvres gens qui ramassent des bouts de cigares.

En Allemagne, dans tous les cafés, dans toutes les brasseries se trouve une boîte en métal placée sur une table, au centre de l'établissement. Chaque fois que les consommateurs allument un nouveau cigare, ils se lèvent et portent le bout dans la boîte.

Ce récipient est une sorte de tronc dont le couvercle, fermant à cadenas, est en forme d'entonnoir. C'est une Société de bienfaisance qui en place ainsi dans tous les établissements publics, et qui fait recueillir les bouts de cigares et les débris de tabac. Le produit de la vente est consacré à l'achat d'un habillement complet qu'on distribue, à Noël, aux enfants pauvres.

D'après les rapports officiels, dix-neuf associations de ce genre ont recueilli, en 1881, 4,569 livres de tabac qui ont été vendues 31,250 fc., avec lesquels on a pu avoir des habillements complets pour 1,726 enfants, soit 18 fr. environ par vêtement.

Ceci est de Beausapin, qui cultive l'à-peu près dans les parterres fleuris du *Tintamarre*:

Deux provinciaux, dont un est quelque peu initié aux mœurs parisiennes, passent devant le café de Madrid à l'heure de l'apéritif.

Le plus naïf des deux, désignant les nombreux consommateurs qui garnissent la terrasse:

—C'est un café littéraire, n'est-ce pas?

—On le dit.

—Alors, tous ces messieurs sont des écrivains?

—Hum! ils s'occupent plus ou moins de *bitterature*!

C'est un mot.... amer.

—Joyeusetés de l'annonce:

Nous avons eu M. Tuevache, boucher, M. Gatechair, M. Galle, marchand de cheveux, M. Paintendre, boulanger.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1882

L'Athénée réuni en séance régulière le 9 juin, a adopté les dispositions suivantes pour le concours de 1882.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 15 juin jusqu'au 1er février 1883 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 1er février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge d'un quart de largeur, et seulement sur le *recto et les lignes*: ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Il est laissé à la discrétion du "comité d'examen" d'ouvrir les lettres des candidats qui auront mérité les médailles, pour s'assurer s'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée. On inscrira les noms des lauréats sur un tableau d'honneur affecté aux concours annuels.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu ou obtiendra la médaille, ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes:

De l'influence de la femme dans la famille.

Pour les hommes:

Nécessité des études élémentaires pour le choix d'une profession, d'un art ou d'un métier.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER,
P. O. Box 1294.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

Concours des écoliers des deux sexes, sous les auspices de l'Athénée Louisianais.

Prix à décerner—Deux médailles d'or offertes par un groupe de Français.

Nous croyons devoir rappeler au public que l'Athénée Louisianais désireux d'encourager les élèves des deux sexes qui apprennent le français, ouvre un concours où les deux meilleures compositions en cette langue vaudront à leurs auteurs une médaille d'or.

La distribution des prix aura lieu en séance publique, au milieu d'une fête artistique en même temps que littéraire, et sous les yeux d'une nombreuse audience réunie pour assister au triomphe des jeunes lauréats.

Les élèves des écoles ou institutions de la ville et de la campagne, ainsi que les enfants qui reçoivent leur instruction chez leurs parents, sont invités à concourir.

Il y aura deux classes de concurrents dans l'une seront les garçons, dans l'autre les filles.

Chaque classe aura un sujet particulier à traiter.

La date du concours est fixée au SAMEDI, 9 décembre.

Les concurrents de l'un ou l'autre sexe devront être âgé de moins de dix-sept ans à la date fixée ci-dessus.

Le concours aura lieu dans les salles de l'Union française (ancienne Loge de la Parfaite Union) rue des Remparts, entre Dumaine et St-Philippe.

Les futurs concurrents sont priés de vouloir bien s'inscrire sur un registre placé dans le magasin de M. F. Tujague, rue de Chartres, 11.

THE NEW-ORLEANS BEE.

(L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.)

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, nearly 55 years ago and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning:

Per annum, $3 six months, $1.50; four months, $1; three, 75 cents.

Address: Editors "N. O. Bee," New Orleans.

WM. E. MURPHY,
AVOCAT,
Au No 77 de la rue de la DOUANE
ENTRE LA RUE DE CHARTRES ET LE PASSAGE DE LA BOURSE.
Consultations de 9 à 3 heures, en Français et en anglais.

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.

FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx.
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx.
Hâvre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx.
Nantes	3,578 Tx.		

PARIS, capitaine Artur, partira pour le Hâvre vers le 12 août, et sera suivi par le HAVRE vers le 20 sept.
ROUEN partira du Hâvre dans la première quinzaine d'août.
DUPUY-DE-LOME suivra dans la dernière quinzaine d'août.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 173 rue Commune.
13 avril

PHARMACIE DUCONGE.
39 RUE DE CHARTRES 39
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHE,
SUCCESSEUR.

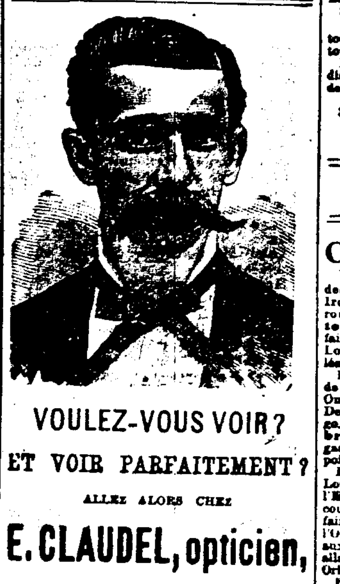
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie si avantageusement connue un assortiment complet de: MEDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qui constitue généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soin et célérité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge. Agence pour la vente du Wilson's ... Remedy. 1 sept 81—1 an

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 12 rue Dauphine immédiatement après ... formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

GEO. P. MALONEY,
D. D. S. Dentiste diplômé.
150 rue du Canal.
Ancien élève des collèges dentaires de la Pennsylvanie et de la Nouvelle-Orléans. Dentiste du couvent des Ursulines. Extraction des dents sans douleur.
Vend des matériaux de tout genre pour dentistes, aux prix de fabrique.
17 janv—1 an

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.



VOULEZ-VOUS VOIR?
ET VOIR PARFAITEMENT?
ALLEZ ALORS CHEZ
E. CLAUDEL, opticien,
Anciennement chez C. DUHAMEL
96 rue du Canal, près Camp
Et achetez-y une paire de LUNETTES en or, argent, en acier ou en nickel.
VERRES de tout genre.
Véritable cristal de roche.
Essayez-le et vous n'aurez affaire à personne autre.
Réparation de LORGNONS D'OPERA.
Réparation de tous les INSTRUMENTS d'optique, de mathématique, de marine et de philosophie.
Batteries électriques, Microscopes, etc.
Thermomètres, Verres d'opéra, Instruments dessin, etc. 20 janv—

S. N.
PIKE'S
Magnolia
WHISKEY
Cincinnati
OHIO

LE CLICHE CI-DESSUS EST LE MARQUE DU VERITABLE ET CÉLÈBRE
PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY
répandu par MM. W. W. JOHNSON & CO., successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.
... les PREMIERES MAISONS de gros ... se vendant à la Nlle-Orléans.
81—1 an

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17......RUE BARONNE......17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

BODLEY BROTHERS
ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mulets, charrettes à bœufs, do. pour logs, wagons à coton, charrettes à bagage, charrettes pour fermes, charrettes à ris, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et tous les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 18 et 20 rue Union;
2mai 1882—1an

VAPEURS.

Steamer de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'ÉTÉ.
A PARTIR DU 1er MAI 1882,
Le steamer partira de Milneburg à l'arrivée du train quittant la gare de Mobile, au pied de la rue du Canal comme suit:
TRAINS.
Lundis et Jeudis, pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville, Old Landing....1 p. m
Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville, allant le samedi jusqu'à Old Landing....4 p. m
EXCURSIONS:
Mercredis pour Mandeville et Old Landing....8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing....7 a. m.
Mercredis, pour Mandeville et Madisonville....6 p. m.
Dimanche, directement pour Madisonville....6 p. m.
RETOUR:
Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis....5 a. m.
Laissera Old Landing, mardis et vendredis....6 a. m.
Laissera Old Landing, Excursions du mercredi et dimanche....3 p. m.
Prix, 50 cts pour aller et autant pour le retour. Les jours d'excursion, 50 cts., aller et retour. Enfants, moitié prix.
Fret reçu tous les jours à la gare des marchandises du Louisville et Nashville Railroad, au pied de la rue Girod.
W. G. COYLE, Agent, 33 rue Carondelet.
30avril

CHEMINS DE FER.

CHEMIN DE FER DE LA NOUVELLE-ORLEANS, MOBILE ET ST LOUIS.
VOIE DIRECTE, ANCIENNE ET SURE des chemins de fer de la Mobile, de l'Ohio et des Iron Mountains. C'est positivement la seule route sur laquelle il y ait des Chars-dortoirs, palais de Pullman, de la Nlle-Orléans, et faisant des jonctions à la gare de l'Union à St-Louis avec les trains venant de la Nouvelle-Orléans.
Des jonctions sont faites à la gare Union de St Louis par les trains allant directement à Omaha, Milwaukee, Burlington, San Francisco, Detroit St Paul, Kansas City, Denver, Chicago, Rock Island, Minneapolis et aux Célèbres lieux de plaisance d'été du Michigan, Iowa, Wisconsin, Minnesota et à tous les points du grand Nord Est.
Les trains de la côte du chemin de fer de Louisville et Nashville, nommé maintenant l'Express de St Louis, ont prolongé leur cours jusqu'à Mobile, tout exprès dans le but de faire jonction avec les trains de la Mobile, de l'Ohio et des Iron Mountains, garantissant ainsi aux passagers certaines jonctions avec les trains allant à et venant de St Louis, de la Nouvelle-Orléans et de tous les points de l'Ouest.
Pour des mappes, des tableaux de départs et des informations spéciales, s'adresser en personne ou par lettre à R. W. GILLESPIE, agent-général du département des passagers au Sud, bureau du chemin de fer de la Mobile, coin des rues St Charles et Commune Nlle-Orléans.
R. W. GILLESPIE, Agent-Général au Sud, Nlle-Orléans, Lne.
J. C. WALLER, Agent-Général du départ des passagers, Mobile, Ala.
14fév—1an

GRAND CHEMIN DE FER
Portant la malle des Etats-Unis entre la Nlle-Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.
LE FERRY partira du pied de la rue des Champs-Elysées tous les jours, à HUIT HEURES A. M., et se reliera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Alger à 8 h. 25 A. M.
Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Labadieville et Lockport, sera transporté aux taux de bateau à vapeur pour toute la route.
Les taux du fret, pour les points sur l'Atchafalaya et la Tèche, au-delà de Morgan City, est réduit pour le moment. Des contrats spéciaux pour fret sur marchandises expédiées pour ces points devront être faits, avant l'expédition avec Thomas A. Stephens, agent général, au pied de la rue Ste-Anne. Le fret pour tous les points doit être payé d'avance. Comme avantage spécial à nos clients réguliers, des taux spéciaux, sous forme de billets dits "commutation" seront accordés à ceux qui n'expédieront que par ce chemin de fer.
Afin que le fret soit promptement expédié il doit être délivré avant 3 heures; le fret reçu après cette heure partira par les trains suivants.
Billets "commutation"—500 milles pour $15.—Ces billets ne sont émis qu'en faveur des personnes à qui la compagnie juge convenable de donner.
GEO. PANDELY, Surintendant.
Pour fret et passage s'adresser au coin des rues Natchez et Magazine.
Il ne sera point reçu de fret après 5 heures.
CHAS. A. WHITNEY & CO. Agents.
A la station Terrebonne le chemin se relie au chemin d'embranchement de Thibodaux, allant à Thibodaux et Houma.

COMPAGNIE D'ASSURANCE
—DU—
CROISSANT,
(CRESCENT INSURANCE)
67 et 69, rue du Camp
NOUVELLE-ORLEANS,
Organisée en 1849. Réorganisée en 1880.
CAPITAL EN ARGENT...$400.000
Sollicite des
Risques d'incendie, de Rivière et de Marine.
W. R. LYMAN....Président.
CHAS. H. DOLSEN....Vice-Président.
CHAS. E. RICE....Secrétaire.
Directeurs
Samuel H. Kennedy, Victor Meyer, W. B. Conger, George W. Sentell, Alf. Moulton, Charles Newman, U. Marinoni, Lucien Deléry, Charles H. Dolsen, Reuben G. Bush, John Calder, S. O. Coulon, W. A. Phelps, M. Gillis, Wm. R. Lyman, Paul E. Mortimer, Joseph Bowling, S. Hernsheim, Ed. J. Gay, Edward Nalle, J. J. Reiss, Louis Prados, W. W. Swain, Harry L. Flash, John Brunasso, A. H. Steward, E. H. Adams, Sigmund Katz, N. D. Wallace.
Voir nos agents dans la Louisiane, le Texas, le Mississippi et l'Arkansas.
15 juillet 1 an, y et

CHEMINS DE FER

Star and Crescent Route,
VOIE FERRÉE
—ENTRE—
La Nlle-Orléans et Houston,
—COMPOSÉE—
DU CHEMIN DE FER MORGAN LOUISIANE ET TEXAS,
CHEMIN DE FER DE L'OUEST DE LA LOUISIANE,
CHEMIN DE FER DU TEXAS ET DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

DEPARTS.	ARRIVÉES.
Nlle Orléans à 42. M	A Houston 6:45 A. M
Houston .. 0:30 P. M.	Nlle-Orléans 6:25 P. M

Chars-dortoirs entre la Nlle-Orléans et San Antonio.
Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de l'endroit. Durée du voyage à Galveston par cette voie, 23 HEURES. Billets à vendre et chars-dortoirs à retenir tous les jours au bureau, au coin des rues Magazine et Natchez.
C. A. WHITNEY & CIE., Directeurs.
17mai—1an

Compagnie du chemin de fer de la Nlle-Orléans et du Pacifique. A partir du 1er février 1882, la susdite Compagnie se servira de son propre bateau passeur, le Gouldsboro, recevant et déposant fret et passagers au débarcadère de la Compagnie, sur le fleuve, à l'extrémité de la rue Terpsichore.
Les trains partiront du débarcadère (rue Terpsichore) à 7:30 heures a. m., pour Donaldsonville, Plaquemine, Grosse-Tête, Rosedale, Atchafalaya, et les stations intermédiaires faisant jonction à Baton-Rouge, avec le bateau à vapeur Morning Star pour tous les points de la malle jusqu'à Bayou Sara. De retour il arrivera à 7 heures P. M., et le bateau-passeur Gouldsboro traversera fret et passagers.
H. S. MORSE, Surintendant.
28 mai..1 an

Chemin de Fer Pontchartrain.
HEURES DE DEPART ET D'ARRIVÉE.
MILNEBURG.
A partir de LUNDI, 15 mai, les trains partiront comme suit:
TOUS LES JOURS.

De la ville.	De Milneburg.
6:00, 7:30, 9:22, 10:32 a. m.	5:00, 7:00, 8:37, 10:02, 11:22 a. m.
1:00, 1:40, 2:32, 3:10	1:42, 2:24, 3:02, 3:52 p. m.
4:42, 5:22, 6:10, 6:48	4:40, 5:18, 6:04, 6:40 p. m.
7:26, 8:10, 8:46, 10:00 p. m.	7:18, 8:06, 8:48, 9:30 p. m.

Les trains de 9:22 h. a. m. et de 1 h., 1:40, 4:05, 8:46 p. m. partiront de la gare de la rue du Canal.
Le Dimanche, les trains partent toutes les heures, à partir de 6 heures a. m. jusqu'à 1:40 p. m., et ensuite d'après le tableau.
Les heures sont celles de la ville.
16 mai— J. T. HARAHAN, Président

Bureau de la Compagnie du New Orleans City Railroad, No 1[illegible]3 rue du Canal—Nlle-Orléans, 2 avril 1882.
Heures de départ des trains du Lac
LES dimanches, les trains partiront de la ville pour West End toutes les heures jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Après 2 heures, ils partiront toutes les vingt (20) minutes, jusqu'à 8 heures du soir. Le dernier train quittera West End à 9 heures du soir.
Les autres jours les trains partiront de la ville pour West End toutes les heures, à partir de 10 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, et le dernier train du lac quittera West End à 9 heures du soir. Le tout jusqu'à nouvel ordre.
F. WINTZ surintendant-général.
2 avril—

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD.
La route la plus courte et la plus rapide à toutes les villes de l'Est.
ALLANT SANS CHANGEMENT JUSQU'A NASHVILLE LOUISVILLE MONTGOMERY, CINCINNATI, ST. LOUIS, ATLANTA, LYNCHBURG, ET WASHINGTON EN CHARS DORTOIRS.
TRAINS COMPLETS DE LA NOUVELLE-ORLEANS A LOUISVILLE

	Départ.	Arrivée.
Express	7:00 a. m.	10:07 p. m.
Côte accommodation	3:45 p. m.	9:02 a. m.
Malle rapide	6:42 p. m.	9:22 a. m.
Train de la côte, Dimanche	7:17 a. m.	9:17 p. m.

EXCURSION DU MERCREDI.
Départ....7:17 a. m. Arrivée....9:17 p. m.
UN SEUL CHANGEMENT DE CARS JUSQU'AUX VILLES DU NORD ET DE L'EST.
Des chars-salons seront ajoutés aux trains d'agrément, ainsi qu'à ceux des excursions du dimanche. Prix 25 cts par voyage.
Bureau des billets, coin St Charles et Commune. J. W. SMITH, agent de tickets, où l'on peut s'assurer d'avance des places dans les sleeping cars.
De la Nlle-Orléans à Bladon Springs, aller et retour $14 55.
C. P. ATMORE, Agent général pour les passagers.
JOHN KILKENY, assistant-agent-général pour les passagers.
J. H. SMITH, Agent pour les billets,
J. T. HARAHAN, Surintendant.
12 mai—

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD.
Shortest and Quickest Route to all Eastern Cities.
THROUGH WITHOUT CHANGE TO NASHVILLE, LOUISVILLE, MONTGOMERY, CINCINNATI, ST. LOUIS, ATLANTA, LYNCHBURG AND WASHINGTON. IN SLEEPING COACHES.
ENTIRE TRAINS THROUGH FROM NEW ORLEANS TO LOUISVILLE.

	Leave.	Arrive.
Express	7:00 a. m.	10:07 p. m.
Coast accommodation	3:45 p. m.	9:02 a. m.
Fast Mail	6:42 p. m.	9:22 a. m.
Sunday Coast train	7:17 a. m.	9:17 p. m.

WEDNESDAY EXCURSION.
Leave....7:17 a. m. Arrive....9:17 p. m.
ONLY ONE CHANGE OF CARS TO NORTHERN AND EASTERN CITIES.
Drawing Room Cars attached to Coast and Sunday excursion train. Fare 25 cts each way.
Ticket office, corner St Charles and Common streets, J. H. SMITH, Ticket Agent, where Sleeping Car accommodations may be secured in advance.
From New-Orleans to Bladon Springs and return $14 55.
C. P. ATMORE, General Passenger Agent,
JOHN KILKENY, Asst. Gen. Pass. Ag't.
J. H. SMITH, Ticket Agent,
J. T. HARAHAN, Superintendent.
12 mai—

Great Jackson Route.
Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.
The Standard gauge trunk line between the North and the South.
The ONLY LINE running PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH from NEW ORLEANS TO CINCINNATI, ST. LOUIS AND CHICAGO, WITHOUT CHANGE of trucks.
ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.
The ONLY DIRECT ROUTE to ST. LOUIS, CHICAGO, and ALL POINTS NORTH AND WEST. Many miles shorter, and many hours quicker than any other line.
DOUBLE DAILY TRAINS leave and arrive at Calliope Street Depot, as follows:

LEAVE	ARRIVE
Express No 1..8:00 A.M	Mail No 2...7:15 A. M
Mail No 3....5:15 P. M	Express No4 11:00A.M
Excurs No11 7:30 A. M	ExcursNo 12, 9:00 P M
Mixed No 13..3:00 A M	

Nos 1, 2, 3 and 4 run daily.—Nos 13 daily, except Sunday. Nos 11 and 12 Sundays only.
Ticket office, 22 Camp street, corner Common.
A. D. SHELDON, Ticket Agent.
J. W. COLEMAN, Acting Gen. Pass. Agent.
C. M. SHEAFE, General Superintendent

Grande Route de Jackson.
Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.
LIGNE "STANDARD GAUGE" ENTRE NORD ET LE SUD.
L'UNIQUE LIGNE faisant usage DES WAGONS-DORTOIRS PULLMAN de la NLLE-ORLEANS JUSQU'A CINCINNATI, ST.-LOUIS ET CHICAGO, sans changements de trucks.
UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK ET LES VILLES de L'EST.
L'UNIQUE ROUTE DIRECTE pour ST. LOUIS, CHICAGO et TOUS LES POINTS DU NORD ET DE L'OUEST. Plusieurs milles plus courte et plusieurs heures plus rapide que les autres lignes.
DOUBLE TRAINS QUOTIDIENS qui partent et arrivent à la gare de la rue Calliope comme suit:

DEPART	ARRIVÉE
Express No 1..8:00A.M	Malle No 2..7:15 A. M.
Malle No 3....5:15P.M	Expr No 4. 11:00A. M.
Excurs No 11..7:30A.M	ExcurNo 12, 9:00 P.M.
Mixed No 13...3:00 A.M	

Nos 1, 2, 3 et 4 partent tous les jours—Nos 13 partent les jours, excepté le dimanche. Les Nos 11 et 12 le dimanche seulement.
Bureau des Billets, 22 rue du Camp, coin Commune.
A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
J. W. COLEMAN, Ass't Agent Gén. des Pass.
C. M. SHEAFE, Surintendant général.

FEUILLETON

No 18. Commencé le 25 juillet.

ÉLIANE.

Par Mme AUGUSTUS CRAVEN.

XIII—Suite.

L'entretien entre la mère et le fils fut bref. La marquise, qui n'accordait peut-être pas à son fils autant de ténacité dans ses résolutions qu'il en possédait réellement, discerna cependant assez vite que sur l'article du mariage projeté il lui fallait abandonner la lutte. Cela reconnu, elle ne la prolongea pas un seul instant. Comme tous ceux qui savent commander ou gouverner, elle ne faisait rien d'inutile, et savait se contenter d'un succès obtenu lorsqu'elle ne voyait aucune possibilité immédiate d'en obtenir un autre. Pour le moment, elle se contenta donc d'avoir étouffé dans son germe le projet insensé de son fils, et malgré le déplaisir que lui causait tout échec, elle l'eût congédié sans rien dire de plus, si Raynald, cédant à une dernière impulsion, n'eût ajouté:

"Ma mère, vous savez quelle est celle que, seule, je puis aimer. Si vous me refusez le consentement que, pour la dernière fois, j'implore, vous le comprenez, je ne puis rester près d'elle. Je dois partir...."

La marquise réfléchit pendant un instant.... un instant dont elle ne devina pas l'importance, puis elle lui dit:

"Peut-être. Pour un certain temps en effet, c'est je le pense, ce que vous aurez de mieux à faire.

—Je partirai donc. Ce sera un adieu plus long, cette fois, que vous ne le prévoyez peut-être, ma mère.... Ma mère, répéta-t-il avec agitation, en se mettant à genoux devant elle—songez y, je vous en supplie!.... c'est pour la dernière fois que je vous en conjure.—Ma vie tout entière, mon âme elle-même est en ce moment entre vos mains!...."

Il eût été heureux que la marquise comprît la gravité pour elle-même de cet appel suprême, et que la portée de son inflexibilité lui fût montrée d'avance; mais elle avait pour ce qu'elle nommait la langue sentimentale l'aversion la plus vive. Elle n'en faisait pas plus de cas que de celle qu'on parle en délire. Son fils, en ce moment, lui fit l'effet de parler cette langue, et elle lui répondit sans ménagement et avec ironie:

"Pour aimer, il faut être certain d'être aimé; pour épouser, il faut être certain d'être agréé...."

Et lorsque son fils, quittant brusquement son attitude suppliante, l'interrogea du regard, elle lui répondit par un récit qu'elle croyait exact, de ce qui venait de se passer entre elle et Horace....

C'était là, en résumé, ce qui avait eu lieu dans le petit salon de la marquise avant l'entretien qu'on a lu à la fin du chapitre précédent. Si Eliane eût tout vu et tout entendu, elle eût mieux compris la scène qu'elle venait d'avoir avec son cousin, et elle en eût emporté peut être un souvenir moins amer. Au lieu de cela, rentrée dans sa chambre, elle essayait vainement de se calmer. Pour la première fois de sa vie, elle ne pouvait parvenir à reprendre possession d'elle-même. Elle souffrait de ce qui se passait autour d'elle et dans son propre cœur. Une heure auparavant tout lui avait semblé dans le présent, clair et limpide, dans l'avenir, brillant et lumineux. Maintenant, comme dans un miroir qu'un souffle a terni, elle ne voyait plus rien qui ne fût troublé et confus. Elle éprouvait surtout le malaise le plus contraire à sa nature, car elle en voulait à sa tante, elle en voulait à Horace. Hélas! elle en voulait à Raynald, et parce qu'elle lui en voulait, elle s'en voulait à elle-même.

Elle se promenait depuis une heure dans sa chambre, sans pouvoir maîtriser son agitation, lorsqu'un pas précipité approcha de sa porte, et Mlle de Longvilliers entra sans frapper.

"Ouf!" dit-elle en se jetant dans le seul fauteuil qui se trouvât dans la chambre, "en voilà de belles!.... J'ai besoin de venir ici exhaler ma mauvaise humeur. — Nous sommes seules, n'est-ce pas? .... personne ne peut nous entendre?

—Non.

—Eh bien! Voilà M. de Liminges parti!...."

Le cœur d'Eliane fit un bond si violent, qu'elle ne put d'abord parler.

"Parti!.... Raynald! balbutia-t-elle.

—Oui, à cinq heures, et Horace, une heure auparavant.

—M. de Trévals n'est plus ici non plus?

—Non, il est parti à quatre heures, et ce matin M. de Malseigne! c'est une fuite générale, une vraie bourrasque qui les a tous emportés! Ce n'est guère flatteur pour vous et moi, Eliane. Mais j'aurais plutôt envie d'en rire que de me creuser la tête à deviner quelle mouche les a tous piqués, si mon grand-père ne prenait pas la chose au tragique, et si lui aussi, maintenant, ne voulait pas partir aujourd'hui même!

—Aujourd'hui!....

—Oui, il prétend que le départ du maître de la maison pendant que nous sommes encore ici est une impolitesse qu'il ne veut pas subir!....

—Mais, en effet....

—En effet, dit Constance en se levant, avec une hauteur qui, en ce moment, lui seyait assez bien, M. le marquis de Liminges aurait dû ne pas oublier les égards dus au duc et à la duchesse de Longvilliers; mais, quant à moi, ce que je regrette surtout, c'est de n'avoir pu lui montrer à quel point il m'est indifférent. J'aurais voulu, j'en conviens, qu'il ne pût avoir le moindre doute à cet égard."

Eliane la regarda en silence avec surprise. Quoi, pensait-elle, hier, il lui plaisait plus qu'aucun autre; aujourd'hui, il lui est complètement indifférent!.... Elle avait cru devoir sa femme.... (la femme de Raynald!).... et maintenant, sans regret, sans effort, elle ne pense plus à lui!.... Est-ce ainsi qu'il faut être?.... Souffrir, est-ce manquer de dignité?....

Toutes ces pensées lui traversèrent l'esprit en un instant et n'y ramenèrent point la tranquillité.

Constance poursuivit:

"Mais ce qui me désole, Eliane, c'est de vous quitter!

—Ainsi, vraiment, Constance, vous allez partir aussi!

—Assurément, puisque mon grand-père le veut, pour la raison que je viens de vous confier. Gardez-en le secret, toutefois, car comme de juste, il en donnera une autre. Déjà ce matin, il avait prétendu recevoir une lettre qui l'obligeait à partir demain. Maintenant c'est une dépêche qui le force à hâter son départ, et à huit heures, ce soir, nous nous dirons adieu."

Ainsi devait effectivement se terminer cette réunion au château d'Erlon, dont la marquise de Liminges avait attendu de si heureux résultats! C'était le premier grand échec qu'elle eût subi de sa vie, et il lui était d'autant plus sensible qu'il blessait à la fois son cœur et son amour-propre. Aucune parole, toutefois, n'avait été articulée au sujet de l'union manquée, et tout l'orgueil des Longvilliers était intéressé à ne pas admettre qu'elle eût été projetée, il fallait de part et d'autre dissimuler le mécompte que chacun éprouvait, et ils étaient tous gens de trop bonne compagnie, pour ne pas jouer jusqu'au bout leur rôle avec aisance. Rien ne manqua donc à la courtoisie des regrets exprimés par ceux qui partaient. Rien non plus à la politesse calme et digne de leur hôtesse, laquelle, il est vrai, ne s'avouait pas encore vaincue et, pour cette raison, faisait bonne contenance avec moins d'efforts.

Constance, plus blessée qu'elle ne voulait l'avouer, avait hâte de partir: toutefois comme elle s'était prise d'un engouement véritable pour Eliane, elle la quitta avec un chagrin qui n'avait rien d'affecté sans se douter le moins du monde que cette amie charmante était la cause principale, quoique involontaire, de tous les événements de la journée.

Quant à Eliane, ce qu'elle entrevoyait à cet égard ne faisait qu'ajouter au trouble où elle était, et à une angoisse que rien dans sa vie, jusque-là, ne lui avait fait connaître. Aussi lorsqu'à la chute du jour, les Longvilliers furent partis; lorsque le château, si animé la veille au soir, fut redevenu désert; lorsque la marquise, débarrassée de la nécessité de se contraindre, se retrouva seule avec sa nièce dans le grand salon vide, il sembla à celle-ci qu'un voile glacé tombait sur elle. Eclairée par ce qui s'était passé dans la matinée, elle devinait en partie la cause de la tristesse de sa tante, et elle demeurait à quelque pas d'elle, sans oser lui parler, interdite, comme si elle eût été coupable, et encore plus inquiète, car elle pressentait qu'elle allait avoir non seulement à souffrir, mais ce qui lui semblait plus redoutable encore, à résister peut-être.

Elle ne demeura pas très longtemps dans l'incertitude. Sa tante quitta bientôt une attitude qui ne lui était pas ordinaire, et, essuyant brusquement quelques larmes qui lui étaient involontairement venues aux yeux, elle fit signe à Eliane d'approcher.

La marquise attachait le dernier lambeau de ses espérances à l'entretien qu'elle allait avoir avec sa nièce; aussi était-elle pressée de l'entamer. Elle entra donc assez promptement en matière et parla d'abord avec le ton affectueux et maternel qu'elle avait toujours maintenu avec elle, sauf pendant les derniers jours qui venaient de s'écouler. Eliane, tout en rougissant au nom de M. de Trévals, écouta sa tante dans une attitude respectueuse et sans oser sur-le-champ l'interrompre. Mais lorsque la marquise, encouragée par ce silence, poursuivit:

"Je vois, ma chère enfant, que ce que je viens de vous dire ne vous surprend pas. Tant mieux, car cela me prouve que M. de Trévals a eu raison de me dire que vous aviez refusé de l'écouter sans mon consentement, ce dont je vous approuve, mais qu'il se croyait autorisé par vous à venir me demander votre main....

Eliane releva la tête et dit vivement:

"J'ai refusé d'écouter M. de Trévals, oui, cela est vrai, ma tante; mais, quant au reste, il s'est trompé, jamais je n'ai songé à l'encourager. Dieu m'en garde!

—Dieu vous en garde! Pourquoi, Eliane?.... dit la marquise surprise et mécontente. M. de Trévals est fait pour vous plaire; c'est un homme honorable, distingué, fort riche, sa position dans le monde est excellente, les sentiments qu'il éprouve pour vous sont de nature à vous flatter. Ecoutez-moi, Eliane, vous savez si je vous aime, mais sachez aussi que vous ignorez absolument ce que c'est que la vie. Laissez-moi vous guider, je vous en prie. Je pourrais même vous dire que je l'exige."

La marquise aurait pu en dire beaucoup plus long, car Eliane ne répondait pas, et le jour tombé tout à fait ne laissait plus rentrer dans la chambre assez de clarté pour qu'elle pût apercevoir les traits de la jeune fille, muette et immobile auprès d'elle. Mais tout d'un coup le coin du grand salon où cette conversation avait lieu fut éclairé par la lune, montant dans un ciel redevenu parfaitement pur.... Un vif rayon de lumière tomba sur Eliane, et sa tante la vit alors debout près d'elle, le visage d'une pâleur mortelle et tout inondé de larmes...

"Grand Dieu! Eliane, qu'avez-vous, pourquoi pleurez vous? dit la marquise avec agitation, êtes-vous malade?.... Je vais sonner pour qu'on appelle Mlle Sylvestre, pour qu'on nous apporte des lumières....

—Oh! non, non, de grâce! n'appelez personne, et restons au contraire dans l'obscurité où nous sommes. J'aurai ainsi plus de courage pour vous déplaire, car il me faut avoir ce courage.... Ma tante, ma chère tante! poursuivit-elle, en se mettant à genoux et en serrant entre ses deux mains l'une des mains de la marquise, ne me proposez d'épouser ni M. de Trévals, ni personne. Je ne veux pas me marier, je veux rester près de vous.... je vous obéirai en tout, oui, en tout *le reste*, mais en cela *jamais*!"

C'était pour la seconde fois, dans cette même journée, que la marquise entendait cette parole, qui lui avait été si rarement adressée dans sa vie, et, quoique prononcée cette fois par la voix la plus harmonieuse que l'on pût entendre, elle n'en était pas moins ferme.

Elle tenta toutefois d'opposer à cette volonté d'enfant celle qu'elle possédait elle-même, et qu'en toutes circonstances elle avait si bien su faire prévaloir jusqu'à ce jour.

"Et si je vous disais, moi, répliqua-t-elle avec autorité, que, sûre d'agir pour votre bien, je vous impose aujourd'hui l'obéissance.

—Je vous répondrais, ma tante," dit Eliane, avec fermeté, malgré les larmes qui faisaient trembler sa voix, "dussiez-vous user des moyens les plus sévères, dussiez-vous me bannir de votre présence, dussiez-vous me priver de votre tendresse et de celle de Blanche, de tout ce qui me reste enfin dans le monde, vous ne l'obtiendriez jamais."

La marquise se sentit vaincue. La volonté qui, en ce moment, lui résistait était aussi forte que la sienne; elle l'était plus que celle de son fils. Raynald, aussi, quelques heures auparavant, lui avait dit: "Jamais", et elle lui avait cédé parce qu'elle avait senti l'impossibilité de le vaincre ce jour-là, mais sans perdre l'espoir de voir peut-être fléchir un jour cette résolution aujourd'hui inflexible. Mais après qu'Eliane eut prononcé cette même parole, elle comprit qu'il n'y avait plus rien à tenter. Elle renonça sans retour au projet qu'elle avait caressé jusque-là avec tant d'obstination et auquel elle avait attaché tant d'autres espérances!

Ce fut un dur mécompte ajouté à ceux de la journée, aggravé par tout ce qui avait semblé justifier ses espérances, et surtout par la cause de ce refus qu'elle soupçonnait sans vouloir l'admettre, ni surtout le discuter. Il lui eût semblé par là accorder de l'importance à ce qui était plus vain encore à ses yeux qu'une fantaisie de jeune homme, une rêverie de jeune fille.

Elle garda le silence pendant longtemps.

"Vous n'avez pas été sagement élevée, Eliane, dit-elle enfin, vous êtes romanesque, je le vois, et je le regrette. Rien ne saurait être plus malheureux pour vous, mais soit; agissez à votre guise. J'écrirai ce soir au comte de Trévals que vous refusez sa main."

Ces mots prononcés d'un ton glacial, la marquise retomba dans le silence, et bientôt elle rentra dans son appartement sans permettre à sa nièce de la suivre.

Ce ne fut que lorsque la jeune fille se retrouva seule dans sa chambre, à la fin de cette journée, qu'elle put se rendre bien compte de tout ce qui s'était succédé pour elle pendant sa durée.... Tout à l'heure, devant sa tante, ses larmes avaient coulé abondamment sans qu'aucun effort de sa volonté pût les arrêter. Mais, maintenant, elle ne pleurait plus.

Tout commençait à se dessiner clairement devant elle. Les différentes scènes de cette journée, à moitié comprises au moment où elles avaient eu lieu, s'expliquaient toutes l'une par l'autre. Raynald l'aimait, oui, elle le sentait, elle se le disait sans détour, mais en ce moment, avec douleur, et sans transport. Elle ne voulait pas s'arrêter à cette pensée, elle ne voulait pas s'attarder dans la région de son beau rêve, elle ne voulait plus s'attendrir sur elle-même. Elle voulait, au contraire, embrasser la réalité froide et dure de sa situation.

Ce que Constance lui avait fait comprendre des desseins de la marquise, ceux que celle-ci avait encouragés chez M. de Trévals, la douleur de Raynald, son cri de désespoir, son départ, tout éclairait Eliane sur l'obstacle insurmontable qui s'élevait entre eux....

Insurmontable, elle n'en pouvait douter. Elle n'avait pas passé un an sous le toit de sa tante sans se rendre compte du caractère irrévocable de ses résolutions. Elle les envisagea telles qu'elles étaient, sans les amoindrir, sans chercher à s'aveugler sur leurs conséquences. Elle prit même, en quelque sorte, le parti de la mère de Raynald, contre lui et contre elle-même.

Elle jugea que le devoir qui imposait la soumission au fils d'une mère si noble, si sage, si tendre, était imprescriptible; qu'il eût été ingrat s'il eût cherché à s'y soustraire.... Elle ramena ensuite sa pensée sur elle-même, et fixa attentivement sa destinée.

Sa fenêtre était demeurée grande ouverte, et tandis qu'elle regardait la voûte étoilée et sereine, l'air de la nuit soulevait sa chevelure.... Dès son enfance, elle avait aimé à écouter ainsi ce profond silence rempli de tant de voix éloquentes, à contempler cette clarté mystérieuse peuplée de tant d'images plus divines que celles du jour.

Les pensées d'en haut pénètrent sans peine, on le sait, dans son âme. Mais ces belles messagères semblaient être voilées, et depuis plusieurs jours aucune d'elles n'avait visité sa pensée distraite. Pendant cette veillée, Eliane les sentit revenir. Elle éprouva cette souffrance mêlée de joie [illegible] dont les poètes parlent [illegible] aussi dans leur langue, mais qui n'a de signification réelle que dans celle du ciel et n'a jamais été comprise dans sa plus intime profondeur que par les saints!

Le lendemain matin, Eliane était agenouillée auprès de Mlle Sylvestre à la messe du village, qui se disait dans la semaine avant six heures. Pour cette raison, la jeune fille s'était dispensée, jusque-là, d'y assister.

"Vous voilà levée de bien bonne heure aujourd'hui, ma petite!.... lui dit sa vieille amie à voix basse.

—Oui, lui répondit Eliane gravement. J'avais perdu mes bonnes habitudes, je les reprends."

(*A continuer.*)

Entre gommeux.

Premier Gommeux (tout jeune et plein des traditions de Gramont Caderousse.)

—Mon tailleur est véritablement infect! Il me manque encore de parole pour mon duster! Quelle vengeance pourrais-je bien tirer de lui!

Deuxième Gommeux (roublard). —Veux-tu que je te venge, moi?.... Mais ce serait bien terrible.... Veux-tu qu'il meure sur la paille?

—Dis toujours.

—Si je lui donnais ma clientèle?

D...., est un des auteurs dramatiques les plus jaloux qui existent.

Il ne s'en cache même pas.

—Pourquoi ne vous voit-on jamais aux premières de vos confrères, lui demandait dernièrement quelqu'un.

—C'est bien simple, répondit D.... Si la pièce est ennuyeuse, ça m'ennuie, et si elle est amusante, ça m'ennuie encore davantage!

Le petit Georges a déjà une bibliothèque assez volumineuse.

—Que de livres! que de livres! disait un ami de la maison, auquel il les montrait avec orgueil.

—Oui, dit la maman.... beaucoup d'é[illegible]... mais peu de lus!